

Chantal Belfort



Psychanalyste

Réflexions...

Certitude et être ?



Magritte, *La trahison des images*, 1929

Une certitude est un état d'esprit, une disposition de l'esprit, d'un esprit qui adhère sans réserve à une idée en faisant affirmation, hors du doute, d'un vrai ou d'un faux, mais aussi d'un vrai-faux ou d'un faux vrai, d'un non vrai, d'un non-faux. La certitude fait caractère affirmatif à se rapprocher de l'évidence, mais d'une évidence qui ferait vérité, et de par ce propos de « La » certitude, vérité unique, absolue. Non d'une vérité qui dirait le vrai, mais d'une vérité qui exprimerait à la fois le vrai ou le faux comme seule évidence à en inscrire la conviction qui ne se peut finalement qu'être subjective puisque dépendante d'éléments mouvants telle les représentations. Ces réflexions courantes : « J'ai des certitudes, rien que des certitudes », « Je suis complètement sur(e) de ceci ou cela ! », sont affirmées, sans doute possible, à un autre qui ne peut que recevoir ce propos, privé d'ouverture pour y faire réponse et éventuellement communiquer ses propres réflexions. Cela pourrait nous mener à confirmer du sujet qui se dit de sa certitude qu'il est probablement attaché, de manière quasi obsessionnelle, à cette certitude et, par là, à ses représentations, au point de ne pas pouvoir ou vouloir les remettre en question. Cet attachement semble nous faire révélation d'un quelque chose issu de l'économie psychique du sujet qui, par son propos, nous parle de lui, nous parle de sa relation à l'autre, et du fait incontournable qu'il est affublé du manque, manque archaïque, le manque originel, et ce, « à jamais ». D'un « à jamais » qui se voudrait fermer la porte au doute qui autorise le questionnement plutôt que de se voir traversé de celui qui pourrait ouvrir davantage au dévoilement du sujet et finalement à un être plutôt qu'un possédant (sa certitude, son manque). S'il pouvait voguer d'une certitude à une autre au fil de l'expérience et de la réflexion, cela ne lui permettrait-il pas de troquer un état d'esprit qui se veut de l'avoir, de la possession pour un état d'être ? Comme nous le démontrait Descartes en pratiquant le doute excessif, à douter de tout, finalement n'est-il pas impossible que je ne sois pas tant que je pense être, donné dans son « cogito ergo sum » ?

Considérons la notion d'évidence qui détermine une certitude. Prenons l'exemple du jour et de la nuit qui font une apparente dualité d'opposition. Si je dis que je suis certaine qu'il fait jour, c'est parce que ma sensibilité oculaire actuelle me renvoie à cette réalité d'un moment donné qui dans douze heures pourtant ne sera plus vrai : il fera nuit et j'en serai tout autant certaine. Ainsi donc, il y a une certaine subjectivité dans mon affirmation qui est celle d'un

moment donné, à moins d'y accoler des spécifications de lieu, de temps, de sujet... De plus, je ne suis certaine qu'il fasse jour qu'ici et maintenant dans cet espace temps, car au même moment dans d'autres lieux de la planète, il fait nuit ; et cela j'en suis tout aussi certaine. Ainsi donc, l'affirmation, à faire évidence, du moment ne peut être porteuse d'une vérité, mais de vérités selon qui l'affirme, comment il le fait et où cela se passe, selon un monde de représentations et le regard accordé à la chose à un temps T. cela laisse à penser que des certitudes qui se voudraient et seraient dites inamovibles appartiennent à la rareté et qu'il y aurait une certaine notion de l'éphémère.

Ceci permettrait une controverse sur une mode sociétale actuelle qui laisse à faire naître une certaine dictature dans la culture du vrai qui serait l'unique et seule vérité : la vraie vie, la vraie dépression, une vraie dépendance, une vraie liberté, « je possède la vraie vérité »... sans d'ailleurs autre forme d'expression, de déclinaisons, de questionnement sur le sens ainsi donné au substantif qui l'accompagne. Qu'est-ce qu'une vraie vie ? La vie ne se suffit-elle pas en tant que telle pour qu'on est besoin de la juger en plus vraie ou fausse ? Existe-t-il des vies fausses et que seraient-elles ? Comment s'exprimeraient-elles ? Que dire d'une vraie vérité ou d'une vérité vraie ? Une vérité pourrait-elle se dire du faux et rester vérité ? C'est en quelque sorte accoler à une certitude le concept de vérité qui semblerait vouloir rendre définitive l'affirmation d'un jugement tranché, n'appelant aucun questionnement autre sur celle-ci ou controverse d'un autre. Ne serions-nous pas là dans une dictature du vrai qui ferait la pensée uniformisée pour tous, à rendre absente la critique, le doute, vecteurs de la réflexion ? Ce serait l'ère du jugement unique. Par ailleurs, ce qui pourrait être une vraie vie pour l'un pourrait être une vie fausse pour un autre, mais qui en aurait tout autant la certitude d'une affirmation qui se traduirait forcément de l'expression du sujet au-delà de cette manifestation. Ainsi donc nous pouvons constater que l'affirmation d'une certitude est de l'ordre de la conviction subjective. Autrement dit, détenir, posséder une certitude semble vouloir communiquer à l'autre une vérité dite absolue, mais au-delà elle fait révélation des représentations du sujet, à ne pouvoir en être que de l'éphémère, bien loin d'une vérité absolue et inamovible qui néanmoins reste soutenue par le sujet. Ne serait-il pas plus plausible de penser qu'une certitude ne s'immobilise que du mouvement né des

représentations du sujet, forcément d'une logique fantasmatique, faite d'illusions et issue de l'imaginaire et non de la réalité ?

Prenons cet autre exemple à partir d'une double expression « rentrer » et « sortir » qui donne deux notions d'espace, linguistiquement, grammaticalement et selon l'usage courant que l'on pourrait nommer selon les représentations que l'on est habitué à en avoir. Si nos deux espaces sont une maison et un jardin, les verbes seront couramment utilisés avec le substantif dit correspondant : rentrer dans ou à la maison, sortir dans le jardin. En fait, pour rentrer dans la maison cela suppose que je sois dans le jardin et que je veuille aller à l'intérieur de la maison. Mais en même temps la maison est extérieure au jardin puisqu'il s'agit d'un autre espace. Quand je suis à la maison et que je parle du jardin, celui-ci est de la même manière extérieure à la maison et je pourrai tout aussi bien dire que je rentre dans le jardin, bravant ainsi toute convention du possédant la connaissance, mais d'une connaissance apparente de l'absolu, puisque dénuée d'une ouverture à une autre représentation du soi et du monde extérieur. Nous voilà pourtant avec une nouvelle évidence qui selon un regard différent offre une réflexion autre. Par contre, cela peut nous ouvrir au champ de la croyance.

Dès le « je suis sûr » posé, nous ouvrons à un monde exempt de questionnement autant que de raison, celui de la croyance qui peut s'apparenter de la superstition. Quel que soit le champ, religieux, politique, scientifique, croire semble s'appareiller d'un défaut de réflexion, de démonstration. D'une croyance fondée davantage sur des désirs immédiats, quasiment de type pulsionnel, et non systématiquement analysés. Par exemple, à regarder le monde, nous constatons que nous n'en sommes pas les auteurs. Nous basculons alors dans la croyance qu'il ait été créé par d'autres, un ou des êtres supérieurs à nous, des dieux, un dieu. Nous voilà plongés dans un anthropocentrisme qui autorise forcément l'anthropomorphisme, ne pouvant concevoir ces êtres qu'à notre image, étant nous-mêmes forcément de la représentation, et même si ceci est traduit contradictoirement par « l'homme est fait à son image », ce qui anthropomorphisme plus encore ce dieu en lui accordant de posséder les mêmes représentations de ses créatures. Tout à nos objectifs, nous imaginons que ces êtres poursuivent aussi des objectifs et nous leur rendons des cultes pour les remercier et s'attirer leurs faveurs tout comme nous aimons nous-mêmes être honorés.

L'illusion serait d'imaginer que tout fonctionne comme nous en vue d'une intentionnalité spécifique, ce qui reviendrait à faire délirer le monde extérieur avec nous. Ainsi donc, celui qui rend un culte à son dieu pour qu'il lui accorde des faveurs est forgé dans la croyance qui fait superstition, mais il fait certitude du contraire et d'avoir raison, d'être dans le vrai. Sa croyance est pour lui une évidence qui fait vérité. Plus, d'une vérité qui prévaudrait sur tout autre dans un retour à un dogmatisme qui fait corollaire de la dictature à penser, à croire, dictature du vrai : je détiens la vérité. Mais la puissance de l'illusion conduit à se demander si la certitude ne fait pas alors masque à une ignorance plus profonde en relation avec ce qui reste inconnu de nous-mêmes. Pouvons-nous vraiment affirmer sans réserve la vérité ou la fausseté de quelque chose ? Sommes-nous si sûrs de nous connaître suffisamment bien pour projeter au dehors de nous ce dont peut-être nous sommes porteurs, voire responsables ? Nous n'avons effectivement pas créé le monde extérieur, mais nous y participons à chaque instant. Le doute n'a pas de place dans la foi à se dire qu'il existe un dieu qui ne peut s'ajuster de l'anthropomorphisme puisqu'il relève de l'inconnu. En cela, la foi est. Elle est de l'être et non de l'avoir. Par contre, ce monde que nous ne possédons pas -même si certains se submergent de possessions-, nous pouvons y vivre, y être, le mieux possible. Nous pouvons y être et en être de son appartenance, nous mettant face à notre évolution en tant qu'être dans ce monde.

C'est une certitude et c'est parce que c'est une certitude qu'il est incontournable de douter. Cette certitude n'est pas le vrai ni le réel, mais elle est nommée du vrai, seule vérité, simplement comme un fait de rassurance, de compensation, de substitution au manque, à la finitude qui envahissent notre vie de faire nous éloignant de l'être. Celui qui dit que sa certitude est le vrai, ou la plupart du temps l'image d'un vrai, cela pourrait tout aussi bien être un faux qui ferait vrai. Cela nous entraîne à nous demander si cela ne relèverait pas forcément une apparence en attente du dévoilement d'une vérité autre. Autre chose qui serait l'expression d'un au-delà ce dire de certitude et qui mettrait en cause non la possession du vrai, mais l'accessibilité possible à l'être en prenant en compte non plus ce qui est dit, mais qui le dit, comment il le dit, quels sont ses attentes à le dire, quelles intentionnalités se cachent derrière le miroir du dire... ?

Dans l'expérience analytique, on entend des certitudes et des doutes qui font certitude. Le sujet ne doute pas de sa souffrance, il est dans l'affirmation de choses qui font évidence pour lui qui se trouve enfermé dans sa névrose, dans sa psychose, même si, en réalité, il n'en sait rien, de ses souffrances ou de lui-même. Il fait certitude de ses fantasmes et illusions, de ses délires ou hallucinations même s'il n'en a pas conscience, ni de ce qu'il dit ou en dit, et ce avant longtemps vers la fin de son analyse. Il fait évidence de son dégoût, de sa haine de l'autre qu'il rend responsable de tous ses maux, en place de cet Autre, qu'il ne peut reconnaître, mais qui en a connu de lui comme objet de désir à le maintenir assujéti dans la dimension phallique. Ses certitudes jetées, de manière incongrue et inattendue, à l'Analyste en place de l'Autre, font substitution, un moment du temps qui ne passe pas de la séance analytique, de ce qui ne pût alors être dit naguère d'une parole confisquée par le désir désirant envahissant de l'Autre. Parfois, c'est le doute permanent, comme chez l'obsessionnel, qui fait certitude de l'état d'impossibilité à être et qui se cantonne de manière oppressante dans le faire répétitif d'une compensation qui ne trouve pas sa fin sinon d'une finitude intolérable, inacceptable, non gérable. L'expérience analytique peut permettre au sujet de sortir en lui, en parvenant l'extrusion de ce qui vient de l'inconscient, tout en rentrant au dehors vers l'autre, de manière à découvrir les limites, les repères structurants qui lui furent refusés par la confiscation de la parole qui se prolonge dans la reproduction de ses tocs. Le langage par la parole est l'élément primordial fondamental structurant du fait de la possibilité qu'il offre de faire cette extrusion de signifiants issus de l'inconscient qui reste autrement inaccessible. Le langage seul fait certitude sans doute, sans à douter. Il s'appartient de l'être et lui donne la voie à cheminer pour se reconquérir vers son être, pour se réapproprié à soi-même de ce qui fût confisqué dans l'enfance.

Ainsi donc, la certitude ne peut être une garantie de vérité, en tous cas pas de la vérité, de par sa dimension subjective, représentative et projective. Elle ne dit pas ce qui est dit. Elle est le dire d'un sujet qui est autre au-delà de l'apparence de ce dire. Elle est liée aux représentations du sujet qui font mouvement au fil du temps et, de l'imaginaire, peuvent l'entraîner dans l'illusion, voire le cantonner dans un dogmatisme qui s'acoquinerait de la toute-puissance nous ramenant là encore à l'économie psychique du sujet. Ce qui fait

évidence doit nous faire penser à douter de ce quelque chose qui semble si rassurant à croire qu'il est totalement vrai pour soi voire avec une certaine projection d'universalisme. Et voilà ce « totalement » qui nous relie à la volonté d'absolu faisant fixation à l'ère orale en toute-puissance que l'analysant doit s'évertuer à reconnaître en conscience afin de faire rupture avec la relation fusionnelle que cherche à perpétuer l'Autre. Le questionnement semble le meilleur outil à faire rupture avec nos convictions d'une structuration psychique non avérée dans l'infans. Si je doute, je reste dans le mouvement de la pensée et je peux continuer à évoluer et, dans le champ de la psychanalyse, à avancer vers une fin d'analyse après que le sujet se soit « rencontré » comme être au point de traverser le je suis vers le je est...

Novembre 2017